

—Je vous obéirai, répondit M^e Leval préoccupé. Vous n'avez jamais soupçonné personne du vol et de l'assassinat dont vous êtes accusé ? demanda-t-il à son client au bout de quelques minutes de silence.

—Si, répondit Pierre de Sauves mais c'est très vague.

—Dites toujours. Il faut si peu de chose quelquefois pour mettre sur la voie, même la plus obscure.

—Dans la journée de samedi, notre caissier était parti auprès de sa mère subitement malade. Au milieu de sa précipitation il avait emporté la clef de la caisse. Mon beau-frère a dû alors serrer dans le secrétaire d'acajou qui était dans notre bureau, l'argent que notre banquier, M. Gérard, lui avait remis pour la paye de la semaine, et le règlement de traites à échoir le mardi suivant, surlendemain de la Pentecôte. Quatre personnes seulement ont su que Georges avait serré cet argent dans le secrétaire au lieu de le placer dans le coffre-fort comme d'habitude.

—Quelles sont ces personnes ? demanda M. Leval qui suivait attentivement la pensée de M. de Sauves.

—Georges, moi, le garçon de banque devant lequel mon beau-frère a commencé à serrer son argent, et un ouvrier qui est entré avant que l'opération soit terminée.

—Ah ! Qu'est-ce que c'est que cet ouvrier ?

—Un garçon d'une intelligence rare, avec lequel je travaillais de préférence, je faisais mes essais et je cherchais des combinaisons.

—Alors il connaissait tous vos procédés ?

—Aussi bien que moi, oui.

—Ah mais ! pour qu'un homme de votre trempe se soit ainsi livré, il fallait que cet homme donnât toutes les garanties possibles.

—C'était au contraire un noceur. Mais sa femme était la plus honnête créature que l'on puisse rencontrer ; elle avait un grand empire sur son mari, et lui-même n'est pas dépourvu de sentiments.

—Elle avait ? dites-vous ?... elle a toujours la même influence, je suppose ?...

—Elle est morte.

—Ah ! depuis quand ?

—Le jour de la Pentecôte.

—C'est singulier. Et le mari où est-il ?

—Eugène Gages est parti en Amérique.

—Tiens... tiens !... Depuis le meurtre ?

—Oui, deux jours après.

—Comment a-t-il expliqué son départ ?

Pierre de Sauves raconta tout ce qu'il savait de l'engagement d'Eugène Gages, de sa prime de quinze cents francs abandonnée à Mme Lureau pour payer les mois de nourrice de la petite Clotilde.

—Tout cela est à coup sûr très beau, mais si cet homme est intelligent, il peut avoir trouvé et combiné cette histoire d'engagement afin de dérouter les soupçons de la police française. L'essentiel est de savoir si en Amérique il travaille comme un simple ouvrier, ou bien s'il essaye d'exploiter votre invention. Encore se conduit-il bien ? Vit-il comme un homme qui gagne au jour le jour son salaire, ou qui a de l'argent dans sa poche ? Si à Paris il a fait la noce il me paraît difficile qu'en Amérique il résiste à la tentation de s'amuser, surtout ayant une aussi grosse somme que cela en sa possession.

—C'est une intelligence de premier ordre, répéta Pierre de Sauves pensif.

—Il lui faudrait une dose égale de volonté.

L'ingénieur ne répondit pas.

Me Leval continua :

—Le principe pour moi est de rechercher Gages et d'avoir des renseignements exacts sur lui. Voulez-vous que j'essaye.

—Comme vous le jugerez convenable.

L'avocat fut frappé de la préoccupation de son client.

Vous me cachez quelque chose, lui dit-il.

—Eh bien oui ! répondit aussitôt Pierre, et voici quoi : Je portais un grand intérêt à Gages, l'intérêt de l'homme qui en protège un autre, veut le ramener dans la voie droite et s'est attaché à son œuvre. Dans l'après-midi, un de mes ouvriers me raconta l'histoire de son engagement. Je n'avais pu assister à l'enterrement de la femme qui avait

eu lieu le matin, angoissé ainsi que je l'étais par la disparition de mon beau-frère, et par l'état de ma sœur que la fièvre avait prise. Alors, je résolus d'aller voir ce que Gages devenait, et le soir, quand fut terminé le travail de l'usine, je me rendis chez lui. Il habitait tout près de chez nous derrière les jardins mêmes de notre maison, rue Pixérécourt. Quand j'entraî, il était seul, au rez-de-chaussée, dans une petite cuisine. Il me parut en proie à une horrible préoccupation que je pris, et qui pourrait bien être le désespoir que lui avait causé la mort de sa femme.

—L'aimait-il ?

—Profondément.

—Et elle était honnête ?

—Autant qu'on peut l'être.

—Quelle impression vous a laissée votre entrevue ?

—J'ai été très bon envers lui. Je l'ai touché, c'est sûr. Mais deux choses m'ont frappé.

—Lesquelles ?

—Comme je lui proposais de me charger de sa petite fille, et que je lui conseillais de revenir à l'usine où il reprendrait ses fonctions de contre-maitre, il a éprouvé une terreur instinctive plus forte que sa volonté.

—Ah ! Vous n'avez pas approfondi cette chose-là ?

—Je ne me méfiais pas de lui, et j'étais à cent lieues de le soupçonner.

—Et l'autre incident ?

—Lorsque j'ai vu que rien ne pouvait ébranler sa résolution de partir, je lui ai donné des conseils empreints du profond intérêt que je lui portais. Son émotion est devenue extraordinaire. Il a essayé de la contenir et il y parvenait à peine. Enfin je l'ai quitté, fort ému moi-même, et je lui ai tendu la main. Cette main, la main d'un homme qui lui avait fait du bien et qu'il aimait, j'en suis sûr, il l'a refusée, ou plutôt il n'a pas osé la toucher et il a fait semblant de ne pas la voir.

—Ah ! ça, en effet, c'est grave.

—Oui, aussi ai-je regagné l'usine horriblement impressionné, répétant malgré moi : pourquoi n'a-t-il pas serré ma main ?... Aujourd'hui, une conviction certaine et sûre me dit que le remords seul l'en empêchait.

—Il faut apprendre à tout prix ce qu'il fait en Amérique, dit Leval. Savez-vous quelle est la maison intermédiaire qui l'a engagée ?

—Je crois me souvenir que c'est John Stone, rue Auber.

—J'irai voir moi-même. Rapportez-vous en à moi.

Il s'était levé.

Pierre reprit les mains du jeune avocat et lui serrant à les briser :

—Surtout, lui dit-il, pas un mot que ma sœur ne puisse entendre ? Vous l'avez juré, et j'aime mieux mourir que perdre son affection.

—C'est entendu, répondit Leval.

Comme il arrivait dans le couloir du bas, à Mazas, une ombre le frôla.

—Vous êtes le défenseur de M. de Sauves ? lui demanda M. Marais, car c'était lui.

—Oui, monsieur, répondit Manuel en touchant les bords de son chapeau.

—Obtenez donc qu'il vous dise pourquoi il n'a pas voulu prévenir la police de la disparition de son beau-frère et du vol des trente-huit mille frs ; moi j'essaierai, de mon côté, de trouver ce François Rey, qui pour sûr existe.

Me Leval tressaillit.

M. Marais avait-il entendu sa conversation avec Pierre ?

Il se tint sur ses gardes et devint très froid.

—Je ferai mon possible, répondit-il brièvement.

Mais pourquoi me donnez-vous ce conseil, monsieur ?

M. Marais eut un étrange sourire.

—Vous n'êtes pas du Palais, dit-il, et avocat d'assises, sans savoir qu'on m'accuse, là-bas, de trouver des romans dans toutes mes affaires. Eh bien ! cette fois-ci, c'est peut-être cette tendance de mon caractère à voir plus loin que tout le monde qui m'affirme que M. de Sauves n'est pas coupable. Non, ce regard si droit n'est pas celui d'un gredin !... Il y a dans son esprit une réticence, peut-être futile, qui nous donnerait proba-

blement la clef de toutes les étrangetés reproche, si on l'amenait à tout dire entière franchise. Or, c'est à ces vos efforts devraient tendre.

—Merci, répondit l'avocat conquiesion d'extraordinaire franchise qu'il fin visage du chef de la sûreté.

Puis tout à coup, cédant à une bête :

—Mais vous, monsieur, lui dit-il nous rendre un très grand service, si utile en même temps à la cause de protection sociale qui est la vôtre ?

—Volontiers, si je le puis. Qu'est-ce ?

—Je suis comme vous : j'ai la conviction que M. de Sauves est innocent, et que dans ces circonstances extraordinaires M. Chaniers a été assassiné, cela c'est sûr.

—Absolument.

—Alors par qui, puisque ce n'est pas M. de Sauves ?

La figure de M. Marais devint anxieuse.

—Ah ! si vous pouviez me le dire, dit-il, je serais très reconnaissant.

Nanmoins l'avocat l'entendit.

—Ecoutez donc, cher monsieur, dit-il, souriant, mais il me semble que ce sera à moi de découvrir cet assassin.

—Il n'y a pas d'indices. C'est la conviction qui a tout voulu diriger, et, d'ailleurs, il a tout gâché.

—Pardon, il y a tout au moins des indices et des préventions.

L'autre tressaillit profondément, taquinant ses lunettes, dans ses yeux clairs de courtes flammes semblables à des rayons de soleil.

—Lesquelles ? demanda-t-il brièvement, une voix qui ordonnait.

—Savez-vous ce qu'est devenu Gages ?

M. Marais eut subitement une tonne sur ses joues d'ordinaire très pâles.

—Ah ! vous aussi, dit-il, vous avez eu de la chance.

—Dame ! c'était le seul avec le garçon qui connaissait l'existence des trente-huit mille francs dans le secrétaire. Or le garçon doit être honnête.

—Oui, il y a vingt ans qu'il est chez moi, et il est toujours.

—Tandis que l'autre a filé en Amérique.

—Il s'est engagé chez John Stone pour une importante maison des environs de Paris, qui prend en France tous les bénéfices qu'elle trouve.

—Cet engagement peut n'être que pour dérouter les soupçons de la police, dit-il, demandant sans cela à Eugène Gages ce qu'il avait pu partir. Il faudrait savoir, et c'est là le service que je vous demande, si à Philadelphie, Eugène Gages travaille comme un simple ouvrier, ou si sa conduite est régulière ; s'il a l'air d'un homme gagnant sa vie au jour le jour, ou d'un homme ayant trente-huit mille francs dans sa poche.

—Je n'ai pas attendu cette demande de M. de Sauves, répondit M. Marais, seigneur, cherchés par moi là-bas, n'importe d'un jour à l'autre.

—Vraiment ! Alors nous pourrions aller devant les assises ?

—J'y compte bien.

—Vous me permettrez d'aller m'informer de vous de temps à autre si vous les avez ?

—Je vous recevrai toujours avec plaisir, pour ne pas vous faire perdre un temps, et je vous enverrai ma carte avec un mot, si vous le voulez.

—Cependant, malgré mes recherches, dit-il, faites parler M. de Sauves, et l'un ou l'autre, son innocence sera plus éclatante.

—J'y ferai mon possible, répondit l'avocat, mais je ne puis rien de plus.

—Je ne puis rien de plus, dit-il, mais je ne puis rien de plus.

—Je ne puis rien de plus, dit-il, mais je ne puis rien de plus.

—Je ne puis rien de plus, dit-il, mais je ne puis rien de plus.

—Je ne puis rien de plus, dit-il, mais je ne puis rien de plus.

—Je ne puis rien de plus, dit-il, mais je ne puis rien de plus.

—Je ne puis rien de plus, dit-il, mais je ne puis rien de plus.

—Je ne puis rien de plus, dit-il, mais je ne puis rien de plus.

—Je ne puis rien de plus, dit-il, mais je ne puis rien de plus.

—Je ne puis rien de plus, dit-il, mais je ne puis rien de plus.

—Je ne puis rien de plus, dit-il, mais je ne puis rien de plus.

—Je ne puis rien de plus, dit-il, mais je ne puis rien de plus.

—Je ne puis rien de plus, dit-il, mais je ne puis rien de plus.

—Je ne puis rien de plus, dit-il, mais je ne puis rien de plus.